

Zeitschrift: Films : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Mediafilm
Band: - (2002)
Heft: 6

Artikel: "... pouvez rentrer le tracteur, maintenant!"
Autor: de Roulet, Daniel
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-931217>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

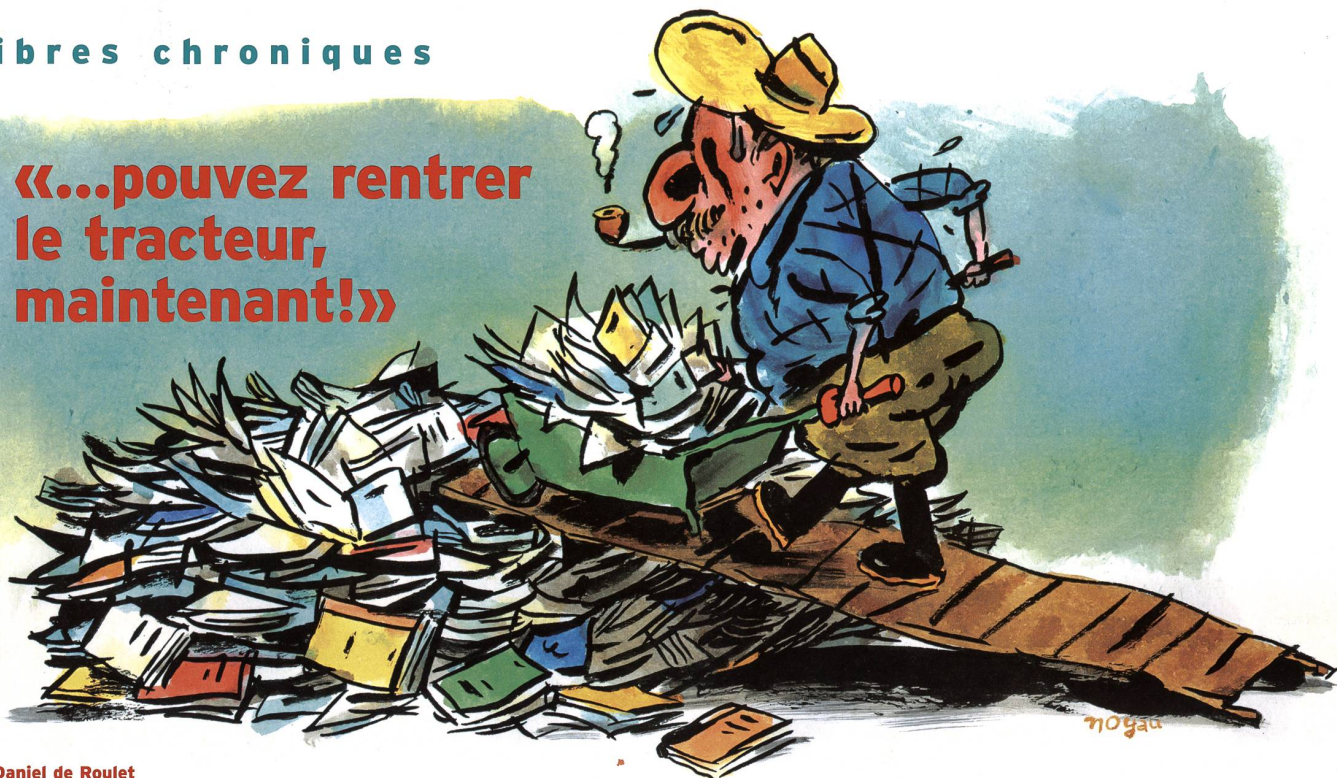
Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

«...pouvez rentrer le tracteur, maintenant!»



Par Daniel de Roulet

Le 27 janvier 1979, «Les petites fugues» d'Yves Yersin a été projeté à Soleure en première mondiale. Beau début pour le plus grand succès public du cinéma suisse.

En janvier 2002, a été publié à Paris *Rapport aux bêtes*, roman de Noëlle Revaz, enseignante suisse, très appréciée de ses compatriotes.

Entre le film et le roman existent des coïncidences évidentes qui rendent compte, à deux décennies de distance, des goûts du public entre Alpes et Jura.

«Les petites fugues» raconte la vie à la ferme d'un valet, d'un patron, de la femme du patron, de jeunes adultes plus ou moins exploités. Plusieurs critiques ont très justement remarqué que ce film faisait se rejoindre deux traditions du cinéma suisse.

Une fois de plus le public est flatté de voir son pays décrit comme un folklore, fut-ce au prix de la déconstruction d'une idylle alpestre

Michel Boujut, dans un article des *Nouvelles littéraires* du 20.11.79 intitulé «Au-delà du régionalisme», écrit: «Yersin réussit la synthèse des deux grandes tendances du cinéma suisse, la poésie et l'ethnographie.» Michel Marmin dans *Le Figaro* du 13.9.79, va dans le même sens. Quant à Freddy Buache, il décrit le travail de Yersin comme «nos réalités extérieures et intérieures saisies à vif, dans leur particularisme, puis remodelées pour éclater en plein universalisme».

C'est en comparant le livre de Noëlle Revaz aux «Petites fugues» que je voudrais dire à la fois mon admiration et mon impa-

tience. Admiration d'abord. Saluer le style, la construction d'une langue avec ses mélodies, sa syntaxe, ses règles nouvelles. Même les fausses notes dans l'emploi de mots savants sont rassurantes puisque le lecteur en perçoit l'artifice. Ces derniers temps, en Suisse, peu de romanciers avaient déployé une telle inventivité. D'autant plus que le style n'est pas utilisé pour soutenir un regard externe sur le personnage, comme le faisaient les tenants de l'oralité. Le «je» ne rend pas compte de lui à un hypothétique lecteur, il se parle à lui-même. On pourrait comparer ce texte à *La vie de Samuel Belet*, où Ramuz utilise le «je» d'un bout à l'autre, précisant son point de vue dès le départ: «Je m'appelle Samuel Belet, né à (...) comme on peut voir sur mes papiers.»

Chez Noëlle Revaz, il n'y a ni «comme on peut voir sur mes papiers», ni même «je m'appelle». Tout est implicite et le lecteur ne comprendra le narrateur Paul qu'à condition de se plonger en lui.

On pourrait donc voir ce travail (et celui de Yersin) comme la synthèse d'un style et d'un point de vue. Dans le cas du livre, un style ramuzien et un point de vue en «flux de conscience». Il s'agit en somme de marier deux tendances de la littérature en Suisse romande: le français de la périphérie avec l'introspection d'Amiel et de Velan.

Ce texte accomplit ce que réussit Yersin avec le cinéma suisse à la fin des années 70, quand il réconcilie le documentaire de «Quand nous étions petits enfants» avec les meilleures fictions des nouveaux cinéastes des années 70. (Du temps où les scénarios de Tanner nous emballaient). Cette œuvre

magistrale de Yersin, point de jonction, était aussi un point final, une apothéose. Les cinéastes suisses qui l'ont singé après coup sont restés pris dans un cul-de-sac académique.

Vingt-trois ans plus tard donc, Noëlle Revaz réussit en littérature ce que Yersin avait su faire avec le cinéma. D'où la coïncidence du scénario: le valet de ferme en rédempteur. Mais était-ce vraiment nécessaire?

Une fois de plus le public est flatté de voir son pays décrit comme un folklore, fut-ce au prix de la déconstruction d'une idylle alpestre. N'avons-nous pas dépassé cette mythologie?

Voilà mon impatience. Je ne la formule que pour montrer le chemin qui reste à parcourir afin que la littérature de ce pays romand sorte un jour de son carcan thématique. Comme le cinéma a su le faire après Yersin et à partir de son film.

Le mérite de Noëlle Revaz sera d'autant plus grand que son valet aura été, je le souhaite, le dernier Ulysse, le dernier Ueli¹. Désormais la voie est libre pour que nos valets de ferme enfin travaillent à l'usine ou sur un chantier, comme ils savent le faire dans la réalité. Un jour même ils laveront les vitres d'un gratte-ciel, utiliseront un portable, comme au cinéma. Nous découvrirons alors un pays devenu comme les autres. Des personnages libérés de ce folklore déconstruit. Et nous méditerons ensemble la dernière réplique des «Petites fugues»: «...pouvez rentrer le tracteur, maintenant!»

1. «Ueli, der Knecht», Franz Schnyder (1954).